

GUILLAUME  
DE TANOÛARN

Le prix  
de la  
fraternité

Tallandier  
© ESSAIS

**RETROUVER  
CE QUI NOUS UNIT**



Le prix de la fraternité

## Du même auteur

*Délivrés. Méditations sur la liberté chrétienne*, Éditions du Cerf, 2016.

*Une histoire du mal*, Via Romana, 2014.

*Dieu ou l'éthique ? Dialogue sur l'essentiel*, avec Michel d'Urance, L'Harmattan, 2013.

*Parier avec Pascal*, Éditions du Cerf, 2012.

*Cajétan. Le personalisme intégral*, Éditions du Cerf, 2009.

*Jonas ou le désir absent*, Via Romana, 2009.

*L'Évidence chrétienne*, Servir, 2005.

*Vatican II et l'Évangile*, Servir, 2003.



Guillaume de Tanoüarn

# Le prix de la fraternité

*Retrouver ce qui nous unit*

Tallandier  
ESSAIS

© Éditions Tallandier, 2018  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-3520-1

Parce que la fraternité nous apprend que la société n'est pas seulement un « vivre-ensemble ». C'est un vivre avec, une histoire d'amour.



« Le principal attribut, le trait signalétique de notre espèce, après la pensée, est la croyance et, avant toutes choses, la croyance en Dieu. »

Pierre-Joseph Proudhon, *Portrait de Jésus*.

« Tous les craquements des trente dernières années n'ont que deux sources : les impasses du système économique du XIX<sup>e</sup> siècle, le désespoir spirituel. »

Saint-Exupéry, Tunis, 1943.



## Introduction

« Ô genre humain, malgré tant d'âges révolus,  
Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte ;  
L'Évangile est toujours la grande clarté morte,  
Le jour fuit, la paix saigne, et l'amour est proscrit,  
Et l'on n'a pas encore décloqué Jésus-Christ. »

Victor Hugo<sup>1</sup>.

La fraternité est cet impensé qui existe en toutes formes d'amitié et permet que nous lie un lien égalitaire, par-delà nos différences. Nous voudrions, dans le présent ouvrage, exalter le prix de la fraternité, cette communauté primordiale, par laquelle, dit La Boétie, « nous sommes tous compagnons ou plutôt frères<sup>2</sup> » ; en même temps, nous cherchons à avertir qu'il y a, pour elle, un prix à payer. De quel prix s'agit-il ? Pas de celui dont on s'acquitte avec de l'argent. La prospérité partagée, dont nous sommes si fiers, ne permet

pas de le solder, lui que nous cherchons à régler pour vivre en amitié les uns avec les autres.

L'État-providence, qui nous sécurise tous, n'est pas capable de nous apporter cette réalité aperçue, mais si difficile à vivre : la fraternité. La fraternité est la grande oubliée, la petite troisième, de la devise républicaine. Du reste, c'est tardivement que l'on inclut officiellement le mot de « fraternité » comme le dernier terme de cette trinité idéale : Liberté, Égalité, Fraternité. Il faut attendre la Révolution de 1848, révolution humaniste et humanitaire, pour en voir utilisé le concept. On plante des arbres de la liberté un peu partout, et partout l'on fait la fête au nom de la fraternité : Victor Hugo place des Vosges à Paris<sup>3</sup> et, à Chartres, le futur cardinal Pie, évêque auxiliaire déjà, pourtant contre-révolutionnaire en diable. C'est alors que la fraternité devient officiellement (quoique avec peine) un concept juridique. Elle apparaît en effet dans le texte de la Constitution de la Deuxième République : « Le monde et nous, nous voulons marcher à la fraternité et à la paix », disait alors le poète Lamartine, candidat malheureux à la présidence de la République.

Mais le mot de « Fraternité », on l'a entendu plus tôt, dès la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790. On l'écrit alors avec un grand F. Cette majuscule est difficile à porter, elle signe un exclusivisme de la Fraternité, qui, lui-même, n'est pas fraternel. À cette époque, dans la bouche de Robespierre, de Camille Desmoulins ou de La Fayette, au nom de la Garde nationale, la frater-



## INTRODUCTION

nité exprime autant le bonheur de ceux qui vivent la Révolution dans son intensité patriote, que l'indignité des autres, les faux-frères, ceux qui ne se sont pas agrégés au soulèvement national et qui ne font donc pas partie du contrat social. Ce n'est pas un hasard si le premier texte dans lequel apparaît le triptyque « Liberté, Égalité, Fraternité » est un discours fleuve (jamais prononcé) de Robespierre sur les Gardes nationales, c'est-à-dire sur la nécessité d'un peuple en armes pour défendre, même face à l'armée régulière, les acquis de la Révolution. Ce discours date du 5 décembre 1790<sup>4</sup>. Lénine inventera beaucoup plus tard l'idée du Parti comme noyau dirigeant de la société. La Garde nationale est déjà une sorte de milice politique dans l'esprit de ceux qui l'ont fondée. Ainsi, à l'image de cette Garde nationale vigilante et révolutionnaire pour ceux qui ne le seraient pas assez, la Fraternité, dans ces années-là, est souvent dévoyée jusqu'à l'exclusivisme. Elle s'affirme en niant ses ennemis, les partisans du despotisme et de la tyrannie, dont « le sang impur abreuve nos sillons ».

### *Violences fraternellement bibliques*

Il faut le reconnaître, ce lien entre la fraternité et la violence n'est pas particulièrement attaché à une époque ou à une forme politique. Il est coessentiel à l'idée

même de fraternité. Dans la Bible, déjà, il apparaît. Le prophète Jérémie, par exemple, appelle à « se méfier de tout frère » (Jér. 9, 5). Autant dire : se méfier de la fraternité ! Et il ajoute : « Ce sont des supplanteurs. » Ou même littéralement en hébreu : « Supplantant, ils supplantent. » Le redoublement du verbe *Yakob* (supplanter) nous avertit d'un rapprochement avec Jacob-Israël, celui qui a supplanté son frère Esäü. On pourrait peut-être traduire sans trahir l'intention du scripteur : « Ces supplanteurs sont des Jacobs. » Il y a dans l'identité même du peuple d'Israël cette origine du « supplanteur » qui est aussi un faux-frère, pour son frère. Le peuple qui devrait être le plus uni, le peuple élu, le peuple choisi par Dieu se présente lui-même, dans ses écrits sacrés, comme un peuple en lutte avec lui-même, déchiré dans ses fratries. La désunion finale entre le royaume de Juda et le royaume d'Israël, devenus, à l'époque du Christ, Judée et Samarie, représente comme une manière de pérenniser historiquement cette division intime.

La Bible théâtralise de différentes manières ce conflit des frères : Caïn tue Abel, et il le tue sans qu'aucune cause ne soit apportée dans le texte de la Genèse ; est-ce parce que va sans dire que nous sommes tous constitués de jalousie ? Pour René Girard, cette scène primitive est le véritable péché originel ; plus encore que l'épisode de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il nous représente notre faute : cette détestation du prochain, à proportion qu'il nous ressemble.

## INTRODUCTION

On pourrait interpréter aussi la faute d'Adam et Ève, en utilisant les mêmes outils herméneutiques, comme l'expression d'une volonté de supplanter Dieu lui-même, Dieu notre frère caché, qui d'ailleurs, dans un verset mystérieux (Gn 3, 22), se sent atteint par cette rivalité avec le couple humain primitif. Et par la suite dans l'histoire sainte, on rencontre Isaac et Ismaël, dispute qui dure, semble-t-il, jusqu'à nos jours à travers le conflit israélo-arabe, mais aussi Jacob et Esaü, Joseph que ses frères tentent de mettre à mort, en l'abandonnant en plein désert dans une citerne, comme on a, dans une autre tradition, la rivalité entre Romulus et Rémus, le premier tuant le second de ses propres mains... et, libéré de cette rivalité, fondant Rome ; ou encore, dans le domaine hellénique, l'entre-égorgement d'Étéocle et Polynice, les fils d'Œdipe, qu'enterre Antigone, contre la volonté sacrilège de Créon.

Face à cette traînée de sang que portent les fraternités historiques ou mythiques, on peut effectivement apprendre à « se méfier de la fraternité ».

La fraternité peut-elle être la solution politique à nos maux ? Elle réalise une sorte de quintessence de l'ordre politique, elle offre l'image la moins fautive de l'amitié politique mais, en même temps, elle semble toujours impossible à réaliser. Est-elle autre chose qu'un idéal moral, représentation sans concept, qui nous échappe au moment où on croit la définir ? A-t-elle au moins une forme juridique, qui lui permettrait de se faire respecter comme telle ? Lorsqu'on la compare avec

la liberté et avec l'égalité, elle est la plus improbable. La liberté a une forme juridique claire, c'est l'autonomie des sujets de droit – ce qu'on appelle la liberté de conscience ; l'égalité a une forme juridique claire et, d'une certaine façon, c'est le droit lui-même, droit devant lequel, au moins en principe, nous sommes tous égaux. Mais la fraternité ? Il est bien difficile de lui attribuer une forme juridique. Le droit peut-il nous imposer d'être fraternels ? La solidarité se décrète, tant qu'on peut la matérialiser dans un budget, la concrétiser dans une somme d'argent. Elle est pourtant bien autre chose que du numéraire. Elle ne se calcule pas, on ne peut pas en faire le compte. Elle n'existe pas sans une forme de gratuité.

Mais d'où peut donc bien venir cette gratuité ? C'est toute la difficulté de notre question. Beaucoup, ne parvenant pas à identifier cette gratuité, ont imaginé que la fraternité avait une dimension autoréalisatrice, qu'il suffisait de la proclamer pour qu'elle se réalise au milieu de nous. On en a fait toute une rhétorique, particulièrement inefficace, de nul effet quand elle ne sert pas à dresser les frères contre les faux-frères.

Faut-il sortir de l'ordre politique pour trouver des réalisations crédibles de la fraternité ? La psychanalyse, elle-même, malgré sa prétention à faire parler l'inconscient, s'est le plus souvent réfugiée dans la relation verticale au père et à la mère, en abandonnant les frères (et les sœurs) à l'ambiguïté d'un statut indicible, où le désir

## INTRODUCTION

n'a pas grand-chose à voir et où le transfert, dans lequel pour Lacan l'amour trouve refuge, est difficile à imaginer. « La psychanalyse a-t-elle quelque chose à nous dire sur la relation de fraternité ? » se demande Gérard Haddad, dans le livre qu'il a significativement intitulé *Le Complexe de Caïn*<sup>5</sup>. Il envisage, s'appuyant sur Alfred Adler et sur René Girard, de ramener la psychanalyse à cette question fondamentale de l'amitié politique ou du lien social, à travers le prisme de la difficile fraternité. Il intègre dans sa perspective ce retour de la violence que nous constatons, ainsi que les divers « crimes de haine » qui sont la marque de notre bel aujourd'hui.

*La fraternité n'est pas la solution  
mais le problème*

Gérard Haddad refuse de partir de grandes idées toutes faites – ces fameuses thématiques freudiennes, qu'il suffit d'énumérer : complexes d'Œdipe, refoulement, sublimation, et qui sont aujourd'hui de véritables préjugés. Son point de départ, c'est sa pratique médicale, qui inclut d'ailleurs sa propre analyse. La question qu'il rencontre aujourd'hui dans son cabinet ? C'est celle que pose déjà René Girard à Sigmund Freud : si le désir, si la pulsion sont les seuls véritables agents psychiques, comment expliquer l'agressivité ? D'où vient la violence qui s'insinue dans ce que l'on nomme de façon parlante

notre « vivre-ensemble » ? Elle ne peut venir du désir. Du refoulement de ce désir ? Il faut avouer que c'est un peu court ! On a bien l'impression que la violence est vécue comme une satisfaction du moi, qui n'a rien à voir avec ces désirs ou ces appétits naturels qui sont en nous en quelque sorte avant nous, refoulés ou défoulés. Ces désirs sont gouvernés par le célèbre complexe d'Œdipe, qui organise et objective notre sexualité. Gérard Haddad en propose un autre, le complexe de Caïn, qui gouverne, lui, la relation entre frères, que ce soit des vrais ou des faux-frères et que le conflit soit sororal ou fraternel. Il s'agit, à travers ce nouveau complexe, discerné en nous, de tenter de mesurer la dose d'agressivité qu'il y a en chacun ou en chacune.

Pourquoi avoir attendu plus d'un siècle pour enrichir ainsi la théorie analytique ? Je laisse répondre Gérard Haddad, évoquant ce nouveau « complexe de Caïn » qu'il a mis au jour :

« La véritable importance du complexe de Caïn surgira du réel, d'une actualité impossible à maîtriser, celle du fanatisme terroriste, jailli au sein d'un islam, petit frère des religions monothéistes, ne sachant comment sortir de sa crise séculaire, du choc dont il ne peut se remettre, de sa rencontre avec la modernité et le discours scientifique. Le sentiment ressenti d'infériorité, comme disait Alfred Adler, a transformé en Caïn une frange de la population musulmane<sup>6</sup>. »

## INTRODUCTION

Dans la Bible, Caïn, fils d'Adam et Ève, tue son frère Abel, parce qu'il pense que ce frère est plus aimé de Dieu. Il y a de cela, nous dit Gérard Haddad, dans le nouveau conflit entre les monothéismes qu'élabore seul l'islam radical. On a parlé indûment de conflit des civilisations, comme si les civilisations, en ce qu'elles ont de plus beau et de plus intelligent pouvaient faire autre chose que converger les unes et les autres dans la civilisation, qui est simplement humaine. En réalité, nous explique le psychanalyste, en relisant la doctrine adlérienne du complexe d'infériorité, ce qui se passe est très simple : c'est le meurtre du frère, dont on redoute la supériorité et que l'on ne sait pas affronter autrement que par la violence. C'est une civilisation, qui joue, par rapport aux autres, le rôle du « petit frère » revanchard.

On a cru que la fraternité était un sentiment naturel, ajoute-t-il, n'hésitant pas à insister là où sa réflexion nous heurte, là où son propos nous fait mal. On n'hésite pas à nous faire croire que la fraternité (lestée habituellement dans la rhétorique bien-pensante de la liberté et de l'égalité) représente la solution à notre problème de vivre-ensemble. Mais, répond-il fortement, « la fraternité n'est pas la solution, elle est le problème ». C'est en ce point que l'analyste rencontre de façon absolument consciente le travail de René Girard. Cette agressivité spontanée entre les humains,

qui faisait dire à Hobbes que « l'homme est un loup pour l'homme », c'est le résultat du complexe mimétique. Voilà la nature de l'homme ! Qu'est-ce que le complexe mimétique ? Une construction psychique, qui fait que plus les hommes se ressemblent, plus ils s'opposent les uns aux autres, autour des mêmes objets. L'émulation n'existe qu'entre égaux. Elle devient vite rivalité et affrontement. Il n'y a pas de rivalité sans ressemblance, et pas de ressemblance sans rivalité.

Face à ce risque permanent de dérapage violent, la fraternité, il est vrai, apparaît toujours comme une construction, parfois une reconstruction, un pacte nouveau, le pacte social, pour une humanité qui serait véritablement augmentée du vécu de ce lien qui la libère. Attention, cependant : cette construction, qui nous augmente, ne supporte pas l'improvisation, elle n'est pas comme un programme politique, elle ne consiste pas seulement en un projet de société. Le vivre-ensemble que l'on invoque parfois de façon incantatoire, pour résoudre toutes les difficultés, ne suffit pas à aplanir les relations entre les semblables différents.

La fraternité se reçoit, elle est l'héritage des siècles. Il ne sert à rien de vouloir redécouvrir, à l'instar de Rousseau, « l'acte par lequel un peuple devient un peuple ». Un peuple ne se décrète pas... Il est, en chacun, comme une appartenance secrète, dont il importe de prendre conscience, il s'exprime en nous, non comme une anecdote, mais, au plus profond de



TABLE

Troisième partie  
LA FRATERNITÉ COMME CIVILISATION

Chapitre VII. Violence et civilisation.....	189
<i>Sacrée violence</i> .....	191
<i>La violence comme ciment social ?</i> .....	195
<i>Un christianisme civil et civilisateur</i> .....	199
<i>Les valeurs chrétiennes : ce qu'il en reste</i> .....	206
<i>Un christianisme non confessionnel ou non cultuel</i> .....	211
<i>Amour et fraternité</i> .....	215
Chapitre VIII. Pour une civilisation de l'amour .....	217
<i>Mais pourquoi parler d'amour naturel</i> <i>et pas de désir naturel ?</i> .....	219
<i>Le paradoxe de la fraternité</i> .....	228

Quatrième partie  
L'AVENIR DE LA FRATERNITÉ

Chapitre IX. Pour la vertu de laïcité .....	235
<i>La laïcité : grand enjeu et pinailages</i> .....	235
<i>Naissance de la laïcité républicaine</i> .....	238
<i>Sur deux ou trois laïcités</i> .....	240
<i>Pour un nouveau pacte social</i> .....	244
<i>Tous la même foi ?</i> .....	251
<i>La tolérance, vertu sociale</i> .....	254
<i>Tolérance et christianisme</i> .....	260
Chapitre X. Un monde différent .....	263
<i>Le racisme, cet impensé</i> .....	266
<i>Le multiculturalisme, pourvoyeur du racisme</i> .....	273
<i>La question de l'islam de France</i> .....	281

<i>La question de l'union des croyants</i> .....	287
<i>Question sociale, question raciale</i> .....	293
Conclusion.....	299
<i>Les contrefaçons de la fraternité</i> .....	301
<i>Contre la résignation</i> .....	302
<i>L'amour n'est pas un droit mais un fait</i> .....	304
<i>Limites de la fraternité</i> .....	307
<i>Envoi</i> .....	312
Notes.....	313
Remerciements .....	331